

III

Bien que les petits opéras du jeune Auber: *Julie, l'Erreur d'un moment*, et un troisième peut-être dont le titre m'échappe, eussent été représentés à l'hôtel *Tarare*, la maison qu'habitait Auber père, construite, ainsi que je l'ai dit, sur le terrain où s'élevait l'aile gauche du *square d'Orléans*, n'en était pas moins le rendez-vous, le centre de la *Société des fanatiques*. Si l'appartement d'Auber n'était pas assez vaste pour qu'on pût y dresser un théâtre, en revanche il était admirablement disposé pour y faire de la musique. Tout ce qui comptait dans le monde musical, artistes ou amateurs, s'y réunissait. Vous pouvez les nommer tous, à l'exception d'un seul, Lesueur, brave et digne homme, d'un grand talent, mais qui aima toujours à vivre isolé. Le mouvement n'allait pas à cette nature calme et quelque peu systématique. Lesueur se plaisait à naviguer dans des eaux tranquilles et redoutait le fort du courant. C'étaient donc, parmi les artistes, Cherubini, Berton, Méhul, Rode, Rodolphe Kreutzer, Baillot, Lamare, de Chancourtois, père d'une dame de la société parisienne qui a laissé de brillants souvenirs d'un talent de cantatrice des plus remarquables.

C'est un *genre* aujourd'hui, parmi les personnes de bon ton, de parler de Mozart comme d'un Dieu, de le mettre au-dessus de tous les compositeurs passés, présents et futurs, et Dieu sait si tous ces prétendus enthousiastes comprennent le génie de ce grand homme! Il n'en était pas de même à l'époque dont il est question. Quelques-uns se souvenaient de la réputation que Mozart avait laissée en France comme *enfant prodige*; mais, quant à ses compositions, on était à peu près convenu de les déclarer obscures, absurdes, inintelligibles. On avait un mot pour exprimer cela: on disait: *C'est un pot au noir*.

Jugez du scandale que soulevèrent Auber père et les membres les plus influents de la société, lorsque le bruit se répandit qu'ils songeaient à exécuter les quatuors de Mozart. Le quatuor était ainsi composé:

Premier violon: Rode;

Second violon: alternativement R. Kreutzer et Baillot;

Alto, alternativement Auber (*Fanfan*) et le baron de Trémont;

Violoncelle: Lamare.

Moi qui vous parle, mesdemoiselles, je concourais aussi à l'exécution des quatuors. J'étais chargé d'un rôle peu brillant, il est vrai, mais qui exige beaucoup d'attention, d'exactitude, de promptitude et d'aplomb: je tournais les feuillets. On s'était tellement accoutumé à moi que j'étais devenu aussi indispensable qu'un pupitre.

Je me rappelle un jour (c'était beaucoup plus tard) que George Onslow, ayant apporté de son séjour annuel dans sa terre de Chalandrat, en Auvergne, une œuvre de quatuors inédite, la fit essayer chez les frères

Tilmant. Ne me trouvant pas là quand le quatuor commença, un nommé Busset, auteur d'une nouvelle *Démonstration philosophique de la musique*, et plus mathématicien que musicien (les mathématiciens prétendaient qu'il était plus musicien que mathématicien), s'offrit pour tourner les feuillets. Busset se trompa une fois, deux fois, trois fois. C'était trop. Il allégua qu'il s'était trompé de ligne, puis de feuillet, puis qu'il n'avait pas vu un *Da capo*. Ceux qui ont connu Onslow, et sa vivacité, et sa pétulance, comprendront sans peine que l'irritable maëstro fût hors de lui. Sur ces entrefaites, j'entrai dans le salon de Tilmant. C'est la plus belle entrée que j'aie faite en ma vie. — Dieu soit loué! s'écria Onslow, nous sommes sauvés! Voici le phénix des tourneurs de feuillets! — Tilmant aîné célébra mon arrivée en tapant de son archet sur son pupitre comme font les exécutants pour applaudir un virtuose: ses acolytes l'imitèrent. J'empochai ces applaudissements avec d'autant plus de satisfaction que vingt-cinq ans de pratique de second violon ou d'alto ne m'en avaient jamais rapporté autant. — Allons! me dis-je, il ne s'agit pas ici de broncher en tournant les feuillets. Il faut justifier la haute opinion qu'on a de ton savoir-faire. — Et, de fait, je m'acquittai de ma besogne à la satisfaction générale.

Le talent de tourneur de feuillets me valut une autre fois, de la part du jeune Seghers, un coup d'archet appliqué dans l'œil droit, au milieu de l'exercice de mes fonctions. On déchiffrait, ce jour-là, chez lui, rue du Jardinot, 3, un très beau quatuor du jeune Henri Reber, // 368 // aujourd'hui membre de l'Institut. J'en fus quitte pour rester borgne environ un mois pendant lequel Reber et ses exécutants venaient s'informer journallement de mes nouvelles et inscrire leurs noms à ma porte.

Quoi qu'il en soit, cette tentative des quatuors de Mozart perdit la société d'Auber dans l'esprit de tous les gens soi-disant sensés et bien pensants qui n'en faisaient pas partie. Ils la baptisèrent du surnom que vous savez: *Société des fanatiques*. A leur dire, Mozart était un barbare, un Welche. Je citerai un mot de Rode. Un jour, après le premier morceau du magnifique quatuor en mi bémol, Rode, pleurant d'admiration, s'écria: «Et ils appellent cet homme un forcené, un sauvage! CELA NOUS JUGULE!»

L'on ne s'arrêta pas en si beau chemin. Il y avait parmi nous des voix, d'excellents accompagnateurs. Pourquoi ne pas tâter un peu de musique dramatique, de musique religieuse de ce même Mozart? C'est ainsi que tout *Don Juan* [*Don Giovanni*], que tout le *Requiem*, furent joués au piano. Le piano était tenu tantôt par *Fanfan*, tantôt par Cherubini et tantôt par Chancourtois. Le ténor était Cloiseau; la basse-taille Boulé; parmi les femmes, je nommerai madame Raoul et madame Barbier-Valbonne, femme du peintre. Cette musique de Mozart, si belle au théâtre, si belle à l'église, nous semblait plus belle encore dans un salon. C'est qu'à l'église ou au théâtre on est distrait par la foule, par mille accessoires; tandis qu'au salon on ne laisse rien perdre, on savoure tout; c'est une jouissance de gourmet.

Après les quatuors, le *Requiem* et *Don Juan* [*Don Giovanni*], vint le concerto en *ut* mineur du même Mozart, que Boïeldieu avait fait

apprendre à Joseph Zimmermann, celui-là même dont l'appartement, dans le *square d'Orléans*, a été construit vingt ans après sur les terrains de la maison d'Auber. Or, dans ce concerto un *ut* mineur, Boïeldieu avait intercalé un point d'Orgue de sa composition. Joseph Zimmermann, qui n'avait que quatorze ans à cette époque, nous enlevait ce concerto de main de maître. Il y produisait beaucoup d'effet, bien qu'il ne fût accompagné que du simple quatuor.

Un jour, ou plutôt un soir, Boïeldieu conduisit Joseph Zimmermann chez un excellent amateur, M. Séguin, pour faire entendre à ce dernier ce même concerto. Le concerto fini, il était tard; Joseph, abîmé de fatigue, s'endormit dans un fauteuil; Boïeldieu causa un certain temps encore, plus partit, oubliant tout à fait le dormeur. Voilà M. Séguin bien embarrassé. Il ne savait pas l'adresse des Zimmermann. Heureusement, j'arrivai avec mon vieux ami Quinebaux dont j'ai déjà parlé. Quand je dis heureusement, c'est malheureusement que je devrais dire, comme vous allez voir. Quinebaux se chargea de ramener chez lui l'élève de Boïeldieu. Le pauvre enfant dormait debout; il fallut le porter jusqu'à un fiacre que prit Quinebaux. Après avoir déposé l'enfant chez lui, Quinebaux voulut me conduire chez moi. Le fiacre repartit. J'avais déjà la main à la sonnette de ma porte lorsque le fiacre s'arrêta, et Quinebaux me criait de la voix la plus forte:

— Venez donc! venez donc! Je suis forcé, ajouta-t-il, de recourir à votre bourse; je ne sais comment il se fait que j'ai oublié la mienne.

Je mis un écu dans la main de Quinebaux. C'était tout ce que j'avais sur moi. Cela fut cause d'un malheur, d'un malheur irréparable, et que je déplore encore. Voici l'histoire. Le lendemain, j'étais sur les quais. J'aperçois un trésor, un bijou, un livre rarissime, introuvable: *L'entretien des musiciens, par le sieur Annibal Gontez. Auxerre, 1643*. Je tenais à ce livre et comme musicien et comme Provençal, car ce Gontez était de Marseille. Son livre est écrit en vrai patois de la *Cannebière*. Mais c'est gai, drôle, amusant, et l'on y rencontre par-ci par-là quelques faits curieux.

— Combien? dis-je au marchand d'une voix tremblante, car je ne pouvais maîtriser la joie que me causait cette trouvaille.

— Trois livres.

— Trois livres? je les ai. Attendez. — J'avais déjà le bouquin sous le bras. Je mets la main à la poche. — Rien. Les araignées avaient fait leur toile dans mon gousset comme dans la bourse de Catulle: *Plenus sacculus araneorum*. Je me rappelle alors le fiacre, Joseph Zimmermann, Boïeldieu, M. Séguin, Quinebaux. Pour la première fois de ma vie je donnai à tous les diables Mozart et son concerto en *ut* mineur.

— Tenez, dis-je au marchand en remettant le livre entre ses mains. Gardez-moi ce bouquin. Je cours chez moi. Je reviens avec l'argent.

— Oh! monsieur, c'est sacré, dit le marchand en le remettant en place.

Une heure après, j'arrive tout essoufflé.

— Eh bien, le livre?

— Quel livre? fit le marchand.

— Le livre que j'ai retenu, pardieu! Où est-il?

— Ah! le livre de tantôt? Hélas! monsieur, je ne l'ai plus.

— Comment! malheureux?

— Hélas! on me l'a pris. Ne vous fâchez pas, voici la chose. Il est venu un grand diable d'homme qui s'en est emparé et qui n'a plus voulu le lâcher. J'avais beau lui dire: C'est vendu! — Ah bien, oui. — Je vous en offre trois francs, a-t-il dit. — C'est vendu! — Six francs! // 369 // — C'est vendu! — Douze francs! — Mais quand je vous dis que c'est vendu! — Eh bien alors, quinze francs! — Vendu! vendu! — Dix-huit francs! — Un louis d'or! A telles enseignes qu'il m'a mis ce louis d'or dans la main et qu'il a filé avec le livre. Que voulez-vous, monsieur? on a beau être honnête, on est tout de même de chair et d'os, et quand on a femme et enfants à nourrir....

Je restai pétrifié, *jugulé*, comme disait Rode. Je ne pus proférer un seul mot. Je me retirai morne. Les objets vacillaient devant mes yeux. Tout était terne et décoloré. Je marchais comme un homme pris de vin, me heurtant contre les passants. Je rentrai chez moi pâle et défiguré. Je ne pus manger. Je me mis au lit avant la nuit. Ma bonne Adrienne, me croyant malade, me fit de la tisane que je pris pour la laisser dans son erreur, car comment lui expliquer le chagrin qui me rongait?

Comme Quinebaux était cause de ce désastre, ce fut autant pour le réparer que pour me témoigner sa reconnaissance d'un petit service que je lui avais rendu, qu'il me donna son manuscrit autographe de l'ouverture des *Aveugles de Tolède* dont j'ai parlé plus haut.

Mais je n'en ai pas fini encore avec Joseph Zimmermann et le point d'orgue ajouté par Boïeldieu au concerto en *ut* mineur de Mozart.

JOURNAL DES JEUNES PERSONNES, octobre 1861, pp. 367–369.

Journal Title: JOURNAL DES JEUNES PERSONNES
Journal Subtitle: None
Calendar Date: OCTOBRE 1861
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: III
Year: 29^e ANNÉE
Pagination: 367 à 369
Title of Article: UN CHAPITRE DE MES MÉMOIRES¹.
Subtitle of Article: None
Signature: J. D'ORTIGUE.
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: Voir le *Journal des Jeunes Personnes*, juillet 1861, pp. 274–276; octobre 1861, pp. 367–369; février 1862, pp. 114–116; juillet 1862, pp. 280–282.

(1) Voir les numéros de juillet et d'août.